Case
FRC
6992

PRÉCIS
HISTORIQUE
DE LA CONDUITE
DES GARDES DU CORPS
DU ROI.

M&W 14238

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

PRÉCIS
HISTORIQUE
DE LA CONDUITE
DES GARDES DU CORPS
DU ROI.

PAR quelle fatalité un Corps qui depuis sa création a toujours scélé de son sang son attachement pour son Roi et pour la patrie, est-il réduit à la dure necessité de se justifier aux yeux de ses concitoyens ! Nous ne venons opposer à la calomnie qui se déchaine contre nous, que le récit fidèle et simple de ce qui s'est passé. Nous allons parler avec cette franchise militaire qui ne peut pas être suspecte. C'est le seul langage qui puisse convenir à un Corps intact sur l'honneur.

Le régiment de Flandre, demandé par la municipalité de Versailles, arrive dans cette ville. Un ancien usage établi par nos bons ayeux nous faisait un devoir de fraterniser avec les officiers de ce régiment le verre à la main. Nous leur donnâmes à dîner le jeudi premier octobre. A ce dîné furent invités des officiers de tous les Corps militaires qui se trouvaient à Versailles, et en exprès vingt membres dans tous les grades de la Milice Nationale. La plus grande décence regna dans ce repas servi élégament, mais sans magnificence. Leurs Majestés Monseigneur le Dauphin, Madame fille du Roi, eurent la bonté de se rendre dans la Salle de l'Opéra du château où nous étions réunis. Que tout bon Français mette la main sur son cœur et qu'il dise si la présence de ses souverains ne lui a pas toujours inspiré les plus vifs transports d'amour et de respect. Pouvait-elle produire un autre effet sur nous ? Cette méchanceté brûlante qui depuis quelque tems ne respecte rien, a osé dire que nous avions foulés aux pieds la cocarde nationale. Mensonge exécrable qui nous fait aujourd'hui répandre les larmes les plus amères.

Le 3 il y eut un déjeuné dans le manège de notre hôtel, sans autre projet que celui de boire quelques paniers de vin restés du dîné. Personne n'avait été invité. Tous ceux qui se présentèrent furent bien accueillis. Il y eut une grande gaité, Les Grenadiers et les Dragons se mêlèrent avec les Gardes du Corps qui trouvaient du plaisir à se confondre avec eux ; il était bien difficile que tant de jeunes gens ne passassent pas un peu les bornes de la bienséance. Toutes les personnes sensées qui auraient été témoins de leurs plaisirs bruyants, n'auraient vu que ce qui s'est pratiqué dans tous les tems, lorsque les militaires de différentes armes se réunissent. Le 4 les murmures commencèrent à s'élever contre nous, on nous accusa d'avoir voulu rétablir exclusivement la cocarde blanche. Nous nous empressâmes de détruire ces bruits et de d'ésavouer hautement tout ce qui avait pu se passer à notre insçu et à notre grand regret. On fut instruit le 5 qu'il y avait du mouvement à Paris, et qu'on s'y disposait à venir à Versailles. Nous eûmes ordre à trois heures de monter à cheval; nous nous portâmes sur les places d'armes où nous nous

mêmes en bataille vis-à-vis l'avenue de Paris. Nous avions à notre droite la Milice nationale et à notre gauche le régiment de Flandres. Quelques chasseurs des Évèchés étaient en avant ou mêlés avec la milice bourgeoise. A 4 heures une colonne de femmes, parmi lesquelles étaient quelques hommes armés de piques, se présenta à la grille de la cour des ministres. C'était à peu-près le centre de la ligne de bataille des Gardes du Corps. Elles demanderent à grands cris qu'on leur ouvrît un passage pour arriver au Roi. Nous ne leur opposâmes que nos chevaux avec la plus scrupuleuse attention de ne blesser personne Nous employâmes les prières et la douceur pour calmer ces femmes très-irritées et très-éxaltées. Des propos qui leur échapèrent nous firent assez connoître que le besoin n'était pas le seul motif qui les conduisait à Versailles. Nous leurs proposâmes de choisir un petit nombre parmi elles pour aller parler au Roi. La députation fut nommée, et elle passa à travers notre ligne. Tandis que cette scène embarassante se passait, M. de Savonieres, Lieutenant des Gardes du Corps, ayant voulu s'opposer au passage d'un

homme en uniforme de la Garde Nationale de Paris, eut le bras cassé d'un coup de fusil tiré par un soldat du poste de la Milice de Versailles. Ce brave Gentilhomme se tourna froidement vers nous et nous dit : mes camarades, un bras n'est rien pour moi ; deffendez, mais ne compromettez pas votre Roi. Cet assassinat aurait dû nous enflâmer d'indignation ; mais nous avions pour ennemis des Français. Une vertu héroïque fit passer dans tous les rangs ce PASSE-PAROLE rempli d'humanité : NE FAITES DE MAL A PERSONNE. A l'entrée de la nuit, un Sous-Lieutenant eut ordre d'aller dans l'avenue avec quarante Gardes du Corps, pour instruire de ce qui s'y passoit. Ils furent assaillis à coups de pierre, de pistolet, & entourrés de gens armés de toutes manières. Ils ne voulaient point user de représailles, ils se replièrent sur nous. A sept heures et demie, un Officier supérieur de la Milice de Versailles vint dire que si on faisoit remettre le sabre aux Gardes du Corps, cela tranquilliseroit le peuple. Il auroit déjà dû connoître nos intentions. Nous en reçûmes l'ordre, & nous l'exécutâmes avec plaisir. A huit

heures, le même Officier vint encore assurer que, pour rétablir le calme, et faire cesser la fermentation, nous devions nous retirer. Nous défilames par quatre au milieu des huées de la populace. La Compagnie Ecossaise se sépara de nous, pour se rendre dans ses écuries, au-delà de l'avenue de Paris; cette Compagnie n'a pas pu nous rejoindre. Les trois autres descendirent la rampe, pour aller à l'Hôtel des Gardes du Corps. Il est inutile de dire que la Milice nationale de Paris n'était pas encore arrivée à Versailles; sa conduite à notre égard le prouve assez. Dans ce défilé on fit une décharge de fusil sur la queue de la colonne, qui tua deux chevaux, et blessa plusieurs de nos Messieurs. Il nous était facile de nous venger; mais il était digne de nous de mépriser de vils assassins, pour ne pas donner à notre Maître & aux honnêtes gens le spectacle affreux d'un carnage épouvantable. Nous nous rendîmes à l'Hôtel, où nous nous rangeâmes en bataille. Sur un nouvel avis, qui nous fut donné qu'on arrivoit en force de Paris, nous sortîmes une seconde fois. Nous

étions sur l'avenue de Sceaux exposés à la bouche de plusieurs piéces de canon ; nous allions dans le plus grand ordre nous embarquer dans le même défilé, que le crime avait choisi pour notre destruction, lorsqu'un citoyen est venu nous prévenir des intentions homicides de ceux qui nous y attendaient. Sur cet avis, nous nous rendîmes dans la cour des Ministres du Château par les rues du vieux Versailles et de l'Orangerie. Pendant cette marche, on nous tira plusieurs coups de fusil, qui ne blesserent personne. Les ordres du Roi nous firent passer successivement sur la Terrasse, au Tapis verd, à Trianon et à Rambouillet, où nous nous arrêtâmes pour faire rafraichir nos chevaux ; nous passâmes la nuit à Saint-Léger. Le mercredi nous rentrâmes dans Rambouillet, où nous avons attendu les ordres de Sa Majesté. Qu'on se peigne notre situation ! Mais elle était bien douce, lorsque nous la comparions à celle de nos camarades restés à Versailles. Ce sont eux qui vont nous occuper dans la suite de ce récit. Un Officier Major de la Compagnie Ecossaisse, entendant le bruit de la décharge faite sur nous,

lorsque nous nous retirions, s'avança, lui dixième, jusque sur l'avenue de Paris, pour savoir ce qui se passait; ils marchaient à pied avec cette sécurité compagne de l'innocence, lorsqu'on les fusilla à leur tour. Leurs habits, leurs chapeaux, leurs corps sont criblés de bales; mais pas un ne reste sur la place. Ils retournent sur leurs pas, malgré la foule qui s'opposait à leur passage, et ils ont le bonheur de retrouver leurs camarades, qui leurs donnent des secours.

Plusieurs Gardes du Corps démontés, où qui n'avaient pas pu se réunir au corps de la Troupe, se rendent à l'Hôtel pour se joindre à la Garde. A deux heures après minuit on heurte à la porte : la Sentinelle se présente; un Officier, accompagné d'un nombre considérable de Soldats de la Garde Nationale de Paris demande l'hospitalité. Il donne sa parole d'honneur que l'asile sera respecté. Les portes s'ouvrent, on allume des feux dans toutes les salles; on offre des rafraîchissemens et la plus parfaite union regne entre les Gardes du Corps et Messieurs de la Milice Parisienne. L'Officier qui commandait le détachement de la

Garde Nationale pénétré de reconnoissance de la maniere dont lui et les siens avaient été accueillis, propose aux Gardes du Corps de les conduire au Château. Cette proposition est acceptée avec transport. Etre auprès de leur Roi, ne le quitter qu'avec la vie : tel était l'unique desir de tous nos Camarades. Ils partent sous la sauve garde de ces honnêtes Citoyens. Mais soixante hommes pris dans le détachement pouvaient-ils les garantir de la fureur d'un Peuple abusé. Ils sont investis sur la place d'armes. Les prieres, les menaces de l'Officier qui les conduisait ne peuvent rien. Ils entendent prononcer l'arrêt de leur mort. Tandis qu'on délibérait sur le genre de supplice dont on les ferait périr, M. de la Fayette a paru : sa présence les a sauvés. Il a chargé les Grenadiers du serment qu'il avait fait de ne laisser insulter personne, et ils y ont été fideles. A six heures le Peuple force les grilles du Château, massacre les Gardes du Corps à leur poste, et cherche avec les cris les plus effrayans à pénétrer dans les appartemens du Roi & de la Reine. Messieurs les Maréchaux des Logis ré-

priment le premier mouvement des Gardes du Corps qui s'étaient réunis dans la Salle du Roi. Ils les mènent dans l'œil de bœuf où ils se barricadent. Cette résistance a suffi pour donner le tems aux Grenadiers d'arriver. Ils ont fait une masse pour s'opposer au Peuple. La prudence et le sang froid de Messieurs les Maréchaux des Logis et Brigadiers ont peut-être évité les plus grands malheurs. Les Gardes du Corps de la salle de la Reine, assaillis de tous côtés, étaient en très-petit nombre. Ils ont défendu ce poste avec courage, et ils ne l'ont cédé que lorsqu'ils ont su que Sa Majesté avait quitté ses appartemens. La Sentinelle a été traitée avec la plus grande brutalité.

La suite de ce terrible événement est assez connue. Que tout bon Citoyen juge maintenant s'il est possible d'accorder la conduite que nous avons tenue avec les projets détestables qu'on nous suppose. Avant de terminer ce récit, nous devons un témoignage authentique à M. de la Prade, ancien Mousquetaire noir. Ce loyal Gentilhomme est monté à cheval en même tems que nous; il a pris rang dans notre ligne

et il a partagé nos sentimens et nos dangers. Les quatre Compagnies l'ont tiré au sort à Saint-Léger. Celle de Villeroi a été la plus heureuse. Elle le compte au nombre de ses Membres.

LES GARDES DU CORPS DU ROI.

A PARIS,
De l'Imprimerie de Giroüard, Rue du Bouloi n° 28.